

— devant "LE VRAI CANARD."

CONDITIONS :

ABONNEMENT.

UN AN, 50 Cts
 SIX MOIS 25 Cts
 LE NUMERO 1 Ct.
 Strictement payable d'avance.

Le Grognard se vend 8 centims la douzaine aux agents qui devront faire leurs paiements tous les mois.

10 par cent de commission accordés aux agents pour les abonnements qu'il nous feront parvenir.

Les frais de port sont à la charge de l'Editeur.

H. BERTHELOT

Bureau : 23, 25 Rue Ste. Thérèse.
 En face de l'Hôtel du Canada
 Boite 2144 P. O., Montréal

FEUILLETON DU "GROGNARD"

MADAME PANTALON

XX

UNE CAUSE A DEFENDRE.

Non, madame, il n'est pas malade celui là. il n'a pas l'air malheureux, il dit qu'il voudrait vous consulter pour un procès...

—Un procès! oh! c'est bien différent! fais-le vite entrer, alors... Une cause à défendre!... mais c'est ce que je brûlais d'avoir depuis longtemps, et pour cela je n'ai pas besoin de l'avis de mon comité. Va chercher le plaideur, c'est dans mon cabinet que je veux le recevoir.

Aglaé amène bientôt un vieux paysan, à l'air sournois et cauteleux, qui salue à chaque instant, et dont le dos est voûté à faire croire qu'il est bossu. Il s'appuie sur un vieux bâton de coador, bien qu'il paraissent encore vigoureux, mais il traîne ses paroles comme ses pas.

Cézarine lui indique une chaise en disant:

—Asseyez-vous, monsieur...

—Oh! madame est bien hon-



LA COALITION IMPOSSIBLE.

Mousseau.—Entrez, messieurs, je vous laisserai occuper ce bel appartement.

Mercier, Ross et de Boucherville.—Oui, à une condition. Nous voulons savoir ce qu'il y a en arrière de ce rideau. Une petite enquête, seulement.

nête... C'est pas la peine... je peux parler debout!...

—Mais non, je ne veux pas que vous restiez debout... asseyez-vous, vous dis-je...

—Jé n'oserons jamais devant madame...

—Ah! sapristi! asseyez-vous, ou je vous fais flanquer à la porte!...

Le paysan s'assied, tient son bâton entre ses jambes, son chapeau sur ses genoux, et regarde le plafond.

—Comment vous nommez-vous, d'abord?

—Crapoussier, pour vous servir...

—Vous êtes de Brétigny?

—Je suis de Noyon, mais je sommes venu habiter Brétigny depuis que j'y avons acheté quelques bouts de terrain.

—Et vous avez un procès?...

—Et mon Dieu, oui!... Je ne les aime guère pourtant; mais il y a des gens qui sont si peu raisonnables!

—Voyons, expliquez-moi votre affaire.

—Je vas vous conter ça... car vous avocate, n'est-ce pas?

—Soyez tranquille, je plaiderai votre cause tout aussi bien et mieux que beaucoup d'avocats!

—Et gratis... On m'a ben dit que vous y alliez gratis... C'est un monsieur de Paris... que j'avais rencontré chez le père Matois, qui m'a dit: Mais allez donc au château consulter madame Pantalon; elle vous plaidera votre affaire sans vous demander d'honoraires.. Alors, moi, je suis tout de suite venu.

—Ah! c'est un monsieur de Paris qui vous a dit cela... Ce doit être M. Fouillac?

—Je ne sais pas son nom.

—N'importe, il ne vous a pas trompé, je ne fais pas payer mes services. Mais expliquez-moi donc votre affaire.

—M'y v'là! Nous disons que j'ai un terrain tout à côté de celui de François Lupot... un laboureur qui est ben plus riche que moi... vu que je ne le suis pas... et c'est vilain à lui de chicaner un pauvre homme, qui est tout seul avec sa servante et ses vaches, tandis que lui il a sept enfants, sans compter sa femme qui est capable de lui en faire encore... et ses chiens et ses parents...

—Arrivez donc à votre procès.

—J'y arrive tout doucement. C'est que, voyez-vous, ça date de loin... parce que les procès, faut pas croire que ça vient tout seul et tout naturellement: oh! que hennil ça se manigance de ben

longtemps d'avance... et je sommes ben sûr que François Lupot se disait depuis des années: «Faut que je fasse un procès au père Crapoussier... ça me réjouira.»

—Pourquoi pensez-vous cela? Ce François Lupot avait-il des motifs de haine contre vous?

—Peut-être ben! on ne sait pas!... D'abord, une fois, je lui avais prêté mon cheval et il me l'a rendu boiteux; vous sentez que je l'ons attaqué en justice pour cela... il a été condamné à me payor dix écus. Une autre fois, il a un arbre qui penche sur mon mur et qu'il ne fait pas échec-ailler; ça pouvait me donner des cheuilles, je l'ai fait citer chez le maire pour ça. Une autre fois, en passant devant ma maison, sa charrette se brise, une roue écrase deux de mes dindons qui se promenaient par là. Ah! dame! je l'ai encore attaqué pour qu'il me paye mes diudons...

—Dans tout cela, il me semble que c'est toujours vous qui faites des procès a votre voisin.

—Oui, mais c'est lui qui en était cause, c'est lui qui me faisait les méchancotés!... Oh! c'est un finaud!... un renard!... mais cette fois c'est lui qui a commencé, le sournois!... et vous allez voir comme c'est mal de sa part!

—J'attends que vous arriviez à la cause de votre débat.

Le paysan plaideur continue: —Mon terrain n'était séparé de celui de Lupot que par un petit sentier où il ne poussait rien... j'avons planté des pommes de terre au bord... de mon côté! seulement les pommes de terres se sont étalées... on ne voyait plus le sentier... c'est pas ma faute! mais François Lupot a déjà commencé à dire que j'empietais sur son terrain... c'est pas vrai! et d'abord le sentier n'est pas plus à lui qu'à moi. Comme mes pommes de terre gagnaient toujours, j'avons repoussé le sentier plus en avant... fallait bien qu'on puisse passer. Mais ce chicancier de Lupot a dit que je faisais le sentier sur son terrain et qu'a-

lors il avait le droit de manger mes pommes de terre... Ah! j'entends pas ça! s'il touche à mes légumes, c'est un voleur... et faut qu'il me les paye... et il y a touché... j'avons vu ses enfants en déterrer à mon nez et à ma barbe, et il ne veut pas me les payer... mais vous concerez ben que ça ne peut pas se passer comme ça!... Je lui ai dit: "Paye-moi mes pommes de terre!" et il a eu le front de me répondre: "Rends-moi mon terrain!"

"Moi, je dis que ce terrain, c'est le sentier, et je ne rendrai rien du tout! V'là l'affaire, nous nous sommes déjà envoyé des *assommations* sur du papier marqué... puis il a été se plaindre à Noyon, et le juge de paix, ou le greffier, ou le commissaire, m'a envoyé ce papier par lequel il faut que j'aille y expliquer ma cause dans deux jours... et je voudrais ben vous y voir aller à ma place... Tenez, v'là toutes les paperasses que j'avons déjà échangées; ça vous expliquera comme quoi je suis innocent et que c'est Lupot qui a tort. Avez-vous ben compris?"

—Oui, oui, j'ai bien compris... je ne suis pas bien persuadée que vous êtes dans votre droit...

—Oh! si vous n'en êtes pas persuadée, c'est que vous n'avez pas compris. Je vous dis que le sentier n'est pas à Lupot!

—Ah! si l'on peut prouver cela!

—Mais à coup sûr qu'on le prouvera, puisque depuis longtemps mes vaches allaient s'y promener et y faire... leur nécessité, et Lupot ne souffrait pas mot, preuve que mes vaches étaient dans leur droit!

—Très-bien, donnez-moi tous ces papiers... je vous ferai gagner votre cause...

—Ah! ça y est, et vous me ferez avoir un dédommagement pour les pommes de terre qu'on m'a volées?

—Je l'espère. Est-il long, ce sentier qui a causé tout ce différend?

—Hum!... pas ben long... pas ben court non plus... il peut avoir comme quatre-vingts à cents mètres de long.

—Diable! c'est quelque chose!

—Et vous irez après-demain à ma place à Noyon?

—J'irai. Vous pouvez compter sur moi. Je déploierai mon éloquence... et vous gagnerez votre cause, j'en suis assurée...

—Ah! morgué!... je suis capable alors de vous donner... une fâmeuse poignée de mains!... Au revoir, mon avocat! L'affaire est pous midi; je reviendrai ici dans deux jours sur le soir; vous serez revenue?

—Oh! bien avant... Ah! où est votre terrain, je ne serais pas fâché de voir votre sentier et vos pommes de terre?

A Continuer.

LE GROGNARD.

MONTREAL, 1 Sept. 1883.

DÉPÊCHES DE LA DÉBAUCHE.

Rome 29 août 1883.

Les gens qui étaient allés à Rome chercher de la laine sont revenus tondus.

Lundi matin j'ai revu le portier de M. Siméon qui ma communiqué la nouvelle que les affaires de Victoria resteraient telles qu'elles sont taient.

J'ai reçu l'ordre de renvaler tous mes mandements. Ainsi mon mandement *Tussus maladictorum* et mon autre *Bandum nichorum* sont considérés comme non avenus.

L'Ecole de Victoria restera ouverte pendant encore un an.

Un gros monsieur de par ici viendra à Montréal faire une enquête sur la conduite de Laval et j'espère que tout se réglera à la satisfaction des intéressés.

Les étudiants ne visiteront pas l'Hôtel-Dieu cette année, et si les professeurs des deux universités mettent un peu d'eau dans leur vin, on évitera bien des scandales.

Laval a voulu prendre le beurre à poignée mais il a fondu entre les doigts. Je crois qu'ils seront plus prudents à l'avenir.

M. Hector Berthelot, rédacteur du *Grognard* s'est embarqué hier soir à bord du *Persia* à destination des chutes de Niagara et de Détroit. Pendant son absence la rédaction de ce journal sera confiée à un comité de Collaborateurs appartenant à la presse régulière de Montréal.

CORRESPONDANCE AMOUREUSE.

D'Israeli, Co. de Wolfe 21 août '83

Mon cher *Grognard*,

Je compte sur toi, étant certaine d'avance que tu auras la complaisance de répondre à la charmante missive qui m'a été adressée ces jours derniers; laquelle je te permets d'en faire usage dans tes colonnes:

Monsieur. Bien fâchée en vérité de ne pouvoir acquiescer au *brillant honneur*, à la *gracieuse demande* que vous me faites; mais comme je suis encore bien jeune et qu'il n'y a pas encore bien longtemps que votre chère défunte a quitté ce bas-monde, je craindrais réellement d'y perdre beaucoup en laissant mon humble position de servante pour m'attacher à vous par les liens indissoluble du mariage.

En vérité, je vous l'avoue franchement, il faudrait me faire violence pour vous aimez; permettez-moi de vous dire même que je n'éprouve que de l'aversion bien sincère pour votre personne, surtout depuis que vos *beaux regards* se sont tournés vers moi. Ainsi, vous voudrez bien ne pas vous arrêter plus longtemps à mon sujet et vivre comme si je n'avais

jamais existée,

Je demeure votre etc.

V. D.

P. S. M. l'Editeur, vous voudrez bien ne mentionner que les initiales de J. P. pour le nom de mon admirateur; je me charge du reste, vous remerciant d'avance pour votre bienveillance,

Votre servante

V. D.

Disraëlie Woulf conté 22 août '83

Mademoiselle permettez-moi de vous écrire quelque mot à l'égard mon idée je voudrais faire connaissance avec vous si caït de votre gout permettez-moi de vous rendre une visite soit d'une manière ou de l'autre ayer la bonté de me donner une réponse vous être la première qui mes venu dans lidé je nen mest encor aussi à vous parler mes comme je vous conai pas poucoup joimerai à macuré sur le papier daigner me répondre, songé à votcel affaire émidiatemen pour macuré dune manière et de l'autre je termine ce peut de mot en vous saluan je me die votre amie,

J. P.

taché de répondre dans la coure de la journé vous aller peut être me trouvey pressé chaquen connai sont affaire.

L'AUTOGRAPHOMANIE.

Les autographiles forment une caste aussi nombreuse que les spirites, les morphinés et tant d'autres; ils sont aussi les produits de ce siècle de petites choses et de vulgarités d'esprit: c'est une classe à part qui va, vient, se démène, harelé sans relâche, et fait subir à l'homme en vue une de ces persécutions plus féroces que celles des anciens chrétiens.

L'autographiste et l'autophile se servent l'un à l'autre de cause et d'effet: l'autographiste est celui qui glisse partout ses vers, sa signature, ses maximes dans les registres d'hôtel, sur le Mont-Blanc, sur les tables de café, dans les albums de salon, sur les tombes du Père Lachaise et sur les pyramides d'Egypte.

Tout lui sert: le carton, le bois, l'écorce des arbres, le papier, le zinc, l'étain, l'or, l'argent, le granit, tout est bon pour laisser à la postérité d'innombrables autographes; il signera avec une hache, allumera un incendie pour faire flamboyer son nom, ira jusque chez les tribus sauvages pour tatouer, sur la poitrine du chef, la nomenclature de ses œuvres et l'adresse de son éditeur.

L'autographiste, le pendant de l'autophile, ne vit, ne comprend l'existence que pour sa collection de petits papiers signés de noms célèbres; il ne tient pas à la qualité, la quantité lui suffit; il est bon d'avoir des autographes de gens sérieux certainement, mais il admet très bien les demis et même les quarts de génies.

C'est ainsi qu'il a pieusement, côte à côte, Voltaire et Timothée Trimm, Napoléon et M. Gagne,

M. Roland et Mlle Océana; ce qu'il préfère de l'écriture de ces personnages, ce ne sont pas leurs chefs-d'œuvre, c'est au contraire ce qu'il y a de plus infimo, de plus terre-à-terre; des notes de blanchisseuses, des commandes à un cordonnier: il prétend que cela fait mieux connaître le caractère du grand homme, qu'on soulève plus facilement un coin du voile que cache sa vie privée.

**

Des sommes folles s'engouffrent dans cette passion qui n'est point, croyez-le, une innocente manie: l'amateur d'autographes n'a plus de famille, plus d'amis, il a un album célèbre qu'il faut augmenter tous les jours; et patiemment, sans se décourager, cherchant du matin au soir, il parcourt Paris, furetant partout, fouille les librairies, bouscule les étalages des quais, met sens dessus dessous les magasins de curiosités pour trouver un fragment du discours de l'abbé Cottin ou le menu que Fénelon griffonnait pour son cuisinier.

Et rien ne le rebute: les billets amoureux de Mme de Pompadour fabriqués par une maîtresse de piano aux abois, une proclamation de Robespierre copiée par un employé farceur, tous ces autographes jaunés par procédés et qui ne sont authentiques que pour l'enragé collectionneur, il prend toujours, il emmagasine les papiers d'écriture illisible, et reçoit journellement grand nombre d'escrocs lui apportant les pattes de mouches des célébrités de tous les temps.

Mais nous, qui n'ambitionnons pas les signatures célèbres, gardons pourtant et avec grand soin de chers autographes: c'est-à-dire nos vieilles lettres. Quand nous entendrons la voix de la solitude, quand un vide profond nous entendra la voix de la solitude, quand un vide profond nous enserrera le cœur, éparpillons alors sur la table nos passions mortes, nos amitiés détruites et nos sottises inavouées.

Ils sont là, ces pauvres billets pleins de rires, de désespoirs et de troubles; les larmes sont mal séchées sur celui-ci, l'autre est d'une écriture pleine et forte, la chair et le sang circulent entre les lignes hardiment tracées; et dans tous ces cadavres de sentiments vrais ou faux, que de croyances fragiles, d'illusions détruites, de rayons d'esprit évanouis dans la vie active et réelle!

**

Mais je vous donne un très mauvais conseil, lorsque je vous engage à garder vos lettres anciennes: je vais vous le prouver en vous contant une anecdote que j'ai lue dans un ancien recueil.

Un gentleman, très inflammable et très galant homme, puisqu'il n'aimait que pour le bon motif, avait pris des femmes légitimes dans toute l'Angleterre; son plan était des plus simples: joli garçon, de manières distinguées, il se présentait, plaisait, et empochait la dot qu'il allait manger dans un autre district.

Quelquefois, une des femmes

apprenait où se trouvait l'infidèle, et lui envoyait les plus déchirants reproches; l'infidèle lisait les lettres, puis en faisait de petits paquets séparés qu'il mettait dans une malle.

Une jeune fille du comté de Northumberland fut sa dernière victime. Je ne sais plus à quelle occasion, un beau jour, le masque fut arraché et le sensible fripon conduit à la prison de la ville. Pourtant les juges étaient favorables, les preuves semblaient insuffisantes, et il eût été certainement acquitté sans la découverte de la malle révélatrice, qui prouva que cet homme incomparable en était à sa vingt-huitième femme. Les lettres furent lues au tribunal; c'étaient des cris de douleur, des transports d'amour si touchants, si tendres...

Le matrimonial fut pendu!

Il se peut aussi, quo dans tous ces papiers jaunés, vous trouviez deux lignes qui vous arrêtaient avec un sourire trempé d'une larme. Une âme vous aimait; baissez pieusement le sillon tracé par une plume sincère, jetez les autres au vent du ciel et gardez celle-là; elle vous préservera des désillusions et des défaillances, vous en murmurez les mots qui arriveront à vos oreilles avec la douceur d'un chant, parce que les sentiments vrais divinisent la prose, lui donnent les d'un rythme, et font entendre quelque chose de céleste comme les sons d'une harpe d'or.

JEANNE-THILDA.

L'HOMME AU SEAU.

Le marché aux chevaux de Paris est en deuil, car il vient de perdre sa gloire la plus pure. "L'homme au seau" est mort depuis deux jours, mort d'indigestion!

Ce curieux personnage était l'un des rares types survivants de Paris pittoresque. C'était un grand gaillard maigre, ossoux, propriétaire de mains énormes et de pieds idem, et nommé Alfred Mouchet. Il était "trotteur," c'est-à-dire qu'il faisait trotter les chevaux des marchands pour les présenter aux clients. Cela lui rapportait 5 ou 6 fr. par jour. Ces 6 fr. eussent largement suffi à un autre pour vivre; mais pour Mouchet, c'était bien juste de quoi ne pas mourir de faim.

Le malheureux était atteint, en effet, d'une fringale permanente, d'une boulimie sans précédent dans l'histoire des faims canines, et des livres de pain ne le rassasiaient pas. Quand il se trouvait un amateur de bonne volonté pour lui payer un déjeuner à son idée, Mouchet mangeait en sa présence un dindon, un gigot de six livres, et arrosait le tout d'un seau de vin. De là son surnom de l'homme au seau.

Il était bien connu de tous les gens qui font métier de montrer Paris aux étrangers, et ceux-ci le montraient fréquemment aux touristes curieux de le voir fonctionner.

ner. Un jour, un Anglais amena d'Allemagne un mangeur célèbre du nom de Hans Dietrich, pour le faire lutter contre Mouchet.

Ce fut là un duel homérique et que le personnel du marché aux chevaux n'oubliera pas de longtemps. Les deux adversaires mangèrent deux heures un quart sans désemparer, et ce ne fut qu'après avoir absorbé huit livres de gigot et deux grosses volailles que l'Allemand demanda grâce.

Mouchet avait été un peu malade à la suite de cet exploit. Mais il s'était rétabli bien vite, et jamais depuis il n'avait eu à se plaindre d'aucune douleur d'estomac. Seulement Mouchet avait reçu la visite des médecins, et en 1877, M. le docteur Lachat avait adressé un rapport à son sujet à l'Académie de médecine.

Dans ce rapport, il le citait comme le boulimique le plus extraordinaire dont on eût jamais entendu parler. Le seul cas qui se rapprochait un peu de celui de Mouchet, dans ce rapport, était celui d'un Basque nommé Lorion, et qui, régulièrement, mangeait par jour quinze livres de pain et des oignons; jamais de viande, d'ailleurs, ni de vin.

Malgré tout, Mouchet devait finir par mourir d'indigestion. Cela l'a pris tout à coup, non, pas à la suite d'un des repas pantagruéliques dont nous venons de parler, mais à l'issue d'un déjeuner ordinaire; il a d'abord éprouvé une sensation de brûlure, puis a vomé le sang et est mort comme étouffé en quelques heures.

Son autopsie, nous dit-on, a été faite par M. le docteur Brouardel, et ses résultats seront communiqués à l'Académie de médecine.

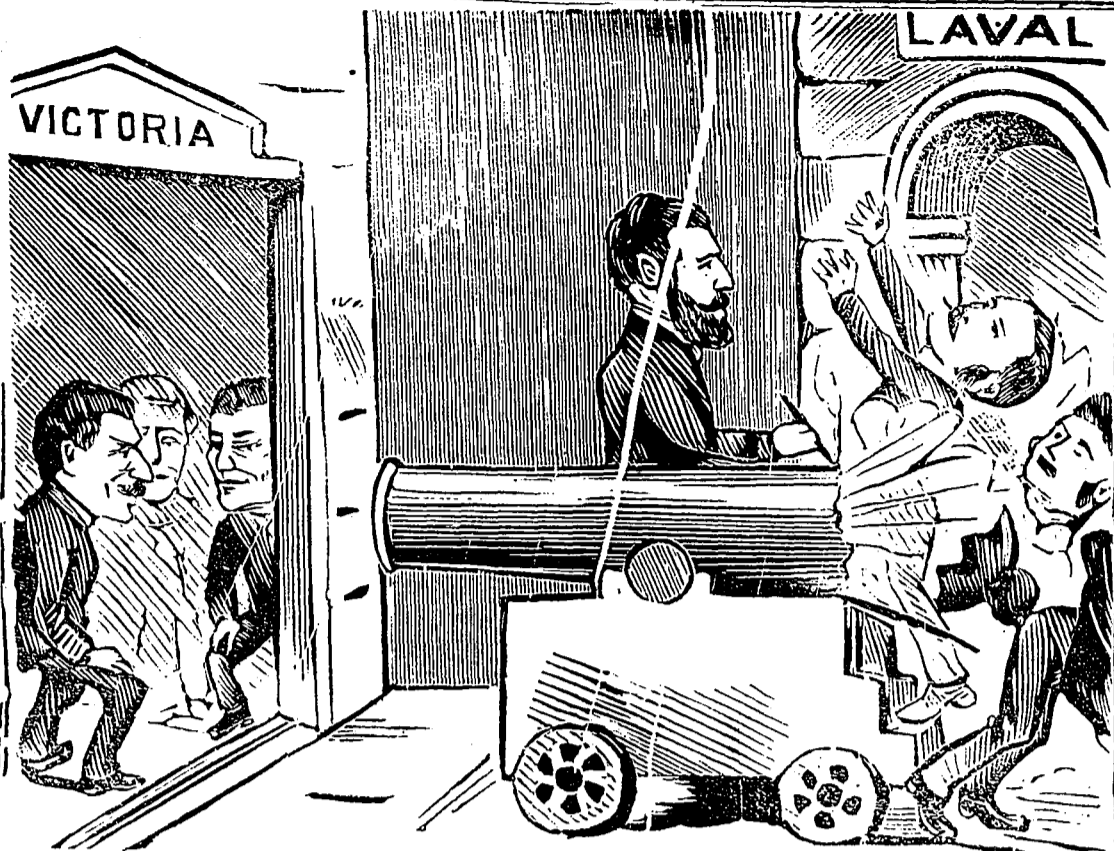
LE DEMON, MINISTRE DES VENGENCES DE DIEU.

—A l'époque de la grande Révolution, les sanctuaires de Marie furent profanés comme ceux de son divin Fils et tous ceux qui eurent le triste courage de prendre part à ces sacrilèges abominations sentirent peser sur eux, et souvent même sur leurs enfants; la main terrible de la justice divine. On remplirait des volumes de traits qui ont eu des milliers de spectateurs. Pour ne pas sortir de notre cadre, nous nous contentons d'en rapporter un seul.

Un négociant de l'Ardèche nous a communiqué le trait suivant, qu'il tenait de personnes dignes de foi:

Un révolutionnaire protestant qui demeurait dans une petite maison de campagne, était venu au village pour traiter quelques affaires, entra dans l'église paroissiale qui n'était pas encore interdite.

Ce misérable sectaire, apercevant une petite statue de la sainte Vierge devant laquelle les fidèles aimaient à venir prier, s'écria en branlant la tête avec un air diabolique: « Cette femme est restée là assez longtemps. » Et, en disant ces horribles paroles, il s'avance et brisa la tête de la ma-



A ROME.

Le Docteur Desjardins fait partir le dernier coup de canon. Le canon se décharge par la culasse contre ceux qui l'avaient braqué sur Victoria.

done.

Après cette exploit sacrilège, qui contrista tous les bons chrétiens du pays, cet impie étant remonté à cheval pour continuer sa route, rencontre un homme qui le prie de le laisser monter derrière lui; sa demande est acceptée. Quand le révolutionnaire fut arrivé dans sa maison, son compagnon de voyage lui dit en le quittant ces paroles mystérieuses: *Je t'attends dans huit jours*. Au bout de huit jours, il mourut privé des secours de la religion. Ceux qui le portèrent au cimetière assurèrent que, lorsqu'on mit la bière dans la fosse, elle était vide.

UN DRAME DANS UNE PRISON.

La prison de Saint-Augustin, à Valence, vient d'être le théâtre d'un drame épouvantable. C'est dans le préau que s'est déroulée cette terrible scène.

Deux prisonniers, José Porta et Jose Casalta, eurent une discussion. Tout à coup ce dernier sort de sa poche un de ces couteaux Valentiens dont la lame de trente centimètres de long porte ces mots écrits en caractères rouges: « Viva mi dueno! » « Vive mon maître! » et à six reprises il l'enfonce jusqu'à la garde dans le cœur de l'autre. Dès le premier coup, Porta était tombé: il ne devait plus se relever.

Un gardien, Manuel Fernandez, s'avance alors sur l'assassin pour s'emparer de sa personne. Mais Basalta, les yeux hors des orbites, se précipite, semblable à une bête féroce, et lui plante son couteau dans le cœur. A son tour Fernandez tombe: il était mort. Tout cela s'était fait en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire.

Deux geôliers se présentent,

attirés par le bruit.

De son côté, le soldat de faction appelle du renfort. En même temps, l'assassin, dont la fureur touche au paroxysme, bondit de droite et de gauche et blesse plus ou moins grièvement tous ceux que rencontre son arme. L'écume blanchit ses vêtements, ses mains, jusqu'à sa figure, toute sa personne est rouge de sang.

Le factionnaire lui tire un coup de fusil et le manque. Accouru à l'appel de son camarade, un autre soldat fond sur l'assassin baïonnette en avant. Mais l'assassin a fait prestement une évolution qui le sauve, et le malheureux soldat, ne trouvant plus d'appui au bout de son arme, tombe en avant.

Casalta, que cette intervention des militaires armés a rendu furieux encore et plus fou, se jette sur cet infortuné et, en deux coups de couteaux en croix, il l'éventre. Au moment où il se relevait pour commettre un autre crime, le corporal Vela trouvait enfin moyen de l'arrêter d'un coup de baïonnette dans le côté gauche.

Malgré cette blessure, il a encore fallu toutes les peines du monde pour avoir raison de ce misérable. On a dû l'attacher et le porter sur un lit de l'infirmerie où il expirait deux après.

—Quand j'ai vu les cadavres des deux gardiens, a-t-il dit, et le soldat me présenter la pointe de sa baïonnette, j'aurais voulu que cet homme me tuât; mais j'étais poussé par une idée plus forte que ma volonté, celle d'être tué en tuant moi-même. De là, toutes mes résistances.

Un écho... non pas de Paris, mais d'Espagne, — pour varier.

Un de nos amis voyage en ce moment au pays des toréadores.

Un accident, arrivé à un train

qui précédait le sien, arrête la circulation non loin d'une assez modeste bourgade.

Le chef de gare vient et avertit les voyageurs qu'on ne pourra se remettre en route que le lendemain.

Si donc ils veulent passer la nuit dans le village...

On se hâte d'obtempérer et on se précipite en masse vers l'unique posada de la localité.

Sur la porte, le patron, qui fumait sa cigarette, voit avec étonnement arriver cette avalanche. Et mon ami — qui comprend l'espagnol — l'entend dire, gouailler, à son garçon:

—Mais nous n'aurons jamais assez de punaises pour tout ce monde-là!

Le valet de chambre du duc de X... est un excellent garçon; mais il se grise abominablement deux fois par semaine.

—Mais, malheureux, lui dit son maître, si on te ramassait dans la rue dans cet état-là?

—Oh! qu'est-ce que ça fait, j'ai toujours des cartes de visite de Monsieur sur moi.

On lit dans la loge Mme Pipelot un grand roman illustré.

La scène se passe dans ces contrées lointaines où les indigènes n'ont d'autre vêtement que le costume primitif donné par la mère Nature.

—Pardon, pardon, interrompt m'ame Muche; vous dites que ces hommes sortent tout nus?

—Oui, absolument nus...

—Eh ben, permettez-moi de vous dire que c'est n'un' horreur. Puis, après réflexion:

—Après ça, sans doute qu'y a pas de femmes dans ce pays-là.

Deux politiciens causent de la usse des loyers.

—Sais tu ce qui coûte le plus cher? dit l'un d'eux.—Ce sont les petits appartements.

—Tu plaisantes, répond l'autre.

—Pas du tout... Calcule un peu ce que coûtent à la province de Québec deux Chambres et un cabinet!

ON DEMANDE une servante au No. 231 rue des Allemands.

CHEMIN DE FER DU NORD.



EXCURSION A JOLIETTE

DIMANCHE, 2 SEPTEMBRE 1893

—0000—

Départ du dépôt aux Casernes à 9 heures a. m., arrêtant à Hochelaga, Mile-End, St. Vincent, Terrebonne, St-Henri de Mascouche et l'Epiphanie. Laissera Joliette à 6 heures P. M.

Un magnifique Corps de Musique accompagnera les excursionnistes.

Des arrangements ont été pris avec les hôteliers de Joliette pour fournir les repas à 30 centins.

PRIX aller et retour . . . 1.00

THÉÂTRE ROYAL.

MONDAY NEXT, SEPT. 3rd,

The beautiful and emotional Actress,

Miss Charlotte Thompson

IN A SPLendid DRAMA.

Monday, Sept. 10th,

The New Spectacular Melodrama,

Nobody's Claim.

Mr. J. J. DOWLING and Miss SADIE HASSON

in the leading characters.

CUISINE FRANÇAISE.

RESTAURANT POPULAIRE.

Nos. 25 et 27

Cote St. Lambert.

La cuisine est sous direction d'un chef de première classe.

Vins importés spécialement pour la maison.

Menus toujours variés et primeurs des saisons. Salons privés confortables.

Prix modérés.

EMILE RABAT.

NOUVEAU

RESTAURANT Fashionable

J. B. EMOND

Avantageusement connu du public comme maître d'hôtel tient au No. 60 rue St. Gabriel, à deux pas de la rue Notre-Dame, un splendide restaurant où il servira des lunchs froids des plus succulents. Sa cave est garnie des meilleurs liqueurs vins importés de France cigares de premier choix.

Cet hotel est patronisé par le barreau et les messieurs du haut commerce.

J. B. EMOND.

60 rue St-Gabriel.

Propriétaire.

LES GEANTS DE BRONZE

A propos de la statue de la République qui vient d'être installée sur son piédestal et dont le poids est de 12,000 kilogrammes et la hauteur de 9m 50 le *Courrier de l'Art* passe la revue des statues de proportions colossales qui sont les plus connues, tant en Europe qu'en Amérique.

Il y a d'abord, à Moscou, la statue équestre de Pierre le Grand, qui mesure 11 mètres en hauteur et pèse 14 tonnes. Elle fut érigée en 1843 et, lors de son installation 14 hommes furent tués par la chute d'un échafaudage. Aussi, cette statue passe-t-elle pour porter malheur, et pas un Russe ne s'assiérait volontiers sur le banc de pierre qui entoure son piédestal.

Puis vient le groupe de la liberté, œuvre du Sculpteur Pierantoni, érigé à Naples, haut de 10 mètres et pesant 19 tonnes. Cette statue a été fondue à Florence et apportée à Naples en plusieurs morceaux. Elle est en bronze, d'un prix très élevé, car l'argent y entre dans des proportions considérables.

En Angleterre, à Canterbury, la statue du premier duc d'York mesure 9 mètres de haut et pèse 10,000 kilogrammes.

Voilà pour l'Europe. En Amérique, nous arrivons à des dimensions encore plus étonnantes.

A Washington, il y a une statue de cuivre, personnifiant les Etats-Unis, qui mesure 16 mètres et pèse 20 tonnes. Elle est l'œuvre du sculpteur américain Bosques et le produit d'une souscription. Elle date, croyons-nous, de 1863. A Chicago, il y a trois ans, on voulut ériger un Washington de bronze, pesant 10 tonnes environ. Mais, pendant qu'on transportait la statue à l'enroit qu'elle devrait occuper, se produisit un accident qui eut les conséquences les plus singulières. La chaussée s'effondra sous le poids du colosse, et celui-ci tomba dans l'égoût, de telle façon, que sa tête, démolissant un mur de cave, pénétra dans une maison et s'incrusta profondément dans le sol. Elle resta ainsi quarante-huit heures avant qu'on eût pu faire venir les appareils nécessaires à son redressement. Mais, quand tout fut prêt, ce fut bien une autre affaire. Le maître de la maison endommagée, sous le prétexte que la statue s'était scellée dans le sol et que, d'après la loi américaine, tout ce qui est scellé dans une maison, appartient au propriétaire, réclama Washington comme lui appartenant. C'était absurde, évidemment. Mais en Amérique les plus grosses absurdités ont toujours chance de faire leur chemin. La statue fut donc reconduite à l'atelier d'où elle était sortie, et un procès s'engagea. Il traîna de juridiction en juridiction, et dix-huit mois s'écoulèrent avant que le demandeur fût définitivement débouté de sa demande. Il fut condamné à tous les dépens, les-

quels étaient considérables. Quant à la statue il paraît qu'elle n'est pas encore en place.

Mentionnons encore, avant de quitter les Etats-Unis, la statue de Lincoln à San Francisco. Chose assez curieuse, elle a juste la même dimension et le même poids que la statue de la République.

C'est au Japon, en Chine et dans l'Inde que l'on trouve les statues de bronze les plus hautes et les plus lourdes. Contentons-nous de citer celle de la déesse Sourga, à Bangalore. Elle pèse près de 50 tonnes et mesure 36 mètres de haut, de sorte qu'à côté d'elle toutes celles que nous venons de passer en revue sont de proportions bien modestes.

Dédié aux amateurs de cette belle chose qu'on appelle la statistique :

Le territoire français comprend 528,572 kilomètres carrés, c'est-à-dire 52,858,200 hectares, sur lesquels 2,822,000 sont occupés par les villes et villages, les voies de communication ou les cours d'eau.

Un sixième de la surface de la France, près de 8,500,000 hectares, est en bois. Plus d'un huitième encore est composé de landes, de pâtis ou de terres vagues. Le onzième environ est en prés et en herbages. Un peu moins du vingtième, 2 millions 320,533 hectares, est planté de vignes. Environ 1 1/2 0/0, soit, en chiffres ronds, 696,000 hectares, est en terrains de qualité supérieure, tels que vergers, chenevières et jardins.

La proportion des espaces occupés par les landes ou terres incultes est encore considérable; cette proportion a toutefois diminué, depuis une cinquantaine d'années, de 500,000 hectares ce qui représente la surface moyenne de deux départements.

Et maintenant, savez-vous combien ce cher pays nourrit de poules? Oui, de poules; environ 45 millions, qui, au prix moyen de 2 fr. 50 cent., représentent 112 millions 500,000 fr.

Les poules donneuses sont au nombre de 33 millions et elles produisent annuellement 100 millions de poulets, dont 10 millions meurent en bas âge. 10 autres millions sont employés à la reproduction.

Nous restons donc en face d'un nombre total de 80 millions de poulets, qui, vendus à 1 fr. 50 la pièce, donnent un produit de 120 millions.

La plus-value des chapons et des poulardes est de 6 millions.

Les 34 millions de poules donneuses pondent chacune en moyenne 90 œufs par an, ce qui donne un total de 3 milliards 60 d'œufs valant 5 centimes, soit : 183 millions.

Au total, en viande et en œufs, les poules de France rapportent annuellement 337 millions 100,000 francs.

INCROYABLE BON MARCHÉ

FIN DE LA SAISON DU PRINTEMPS.

GRAND SACRIFICE SUR TOUTES LES MARCHANDISES CHEZ

BOISSEAU Freres

235 & 237,

RUE ST. LAURENT.

Tout le monde connaît l'importance des réductions faites sur les marchandises, chaque fin de Saison, par la maison Boisseau. Il lui suffit d'en faire l'annonce pour qu'immédiatement la foule encombre les magasins. Depuis quelques jours que nous avons lancé nos circulaires les ventes ont pris une extension tellement grande que nous avons peine à suffire à toutes les demandes.

- Foule aux étoffes à robes
- Foule aux Soieries
- Vente énorme de Cachemires
- Pertes sur les cotons
- Pertes sur les toiles
- Chapeaux pour Dames vendus à tous prix.
- Plumes et Fleurs en desous du prix coûtant.
- De même dans tous les Départements.

AVIS

Monsieur Horace Boisseau se rendant en Europe le 24 de juillet courant, pour les achats d'Automne, se fera un plaisir de se charger de tous les ordres qui lui seront donnés jusqu'à cette époque pour être exécutés en France et en Angleterre.

BOISSEAU Freres

235 & 237

RUE ST. LAURENT.

Le FIL CLAPPERTON, incontestablement reconnu le meilleur existant, est aujourd'hui demandé par toutes les couturières à la main et à la machine au grand détriment de tous ses concurrents.

COUPE FASHIONABLE.

—000—

Il nous fait plaisir de recommander au public M. L. C. de Tonnancour, tailleur No. 119 rue Notre-Dame.

M. de Tonnancour n'emploie que des ouvriers de première classe et il est toujours au courant des dernières modes de Paris, Londres et New-York.

La coupe est toujours garantie de manière à donner satisfaction aux clients les plus difficiles.

Le public trouvera la les tweeds et des draps français, anglais, écossais et Canadiens dans le dernier goût.

Nous conseillons fortement à nos cœurs de patroniser cet établissement.

HOTEL DU CANADA

No. 17 RUE ST. GABRIEL MONTREAL.

JOS. RIVARD,

PROPRIETAIRE.

—000—

Le magnifique HOTEL DU CANADA, de Montréal, dont la popularité est si bien connue, vient de passer entre les mains du nouveau propriétaire qui y a fait de grandes améliorations dans le genre le plus moderne, ce qui le met sur le pied des principaux établissements de ce genre sur le continent américain.

Le public voyageur trouvera à l'HOTEL DU CANADA des chambres spacieuses, parfaitement aérées, meublées avec un luxe exquis, une table abondamment fournie et un service excellent. Les liqueurs sont choisies et les vins des meilleurs crus.

Des omnibus stationnent à l'arrivée de tous les chemins de fer et des bateaux à vapeur, et un employé de l'hôtel est chargé d'accompagner les voyageurs qui veulent bien visiter cet établissement.

Avec un tel confort, les propriétaires de l'HOTEL DU CANADA osent espérer une large part du patronage public.

JOS. RIVARD

PROPRIETAIRE.

IMPRIMERIE

DE

W. F. DANIEL

Ayant un matériel d'imprimerie très étendu, est en mesure d'entreprendre l'impression de toutes espèces d'ouvrages, dans les deux langues, tels que Blancs de Notaires, Avocats, Greffiers, etc.

- En-Tête de lettres,
- En-Tête de comptes,
- Lettres Funéraires.
- Cartes d'affaires,
- Cartes de visites,
- Billets de Concert,

- Circulaires,
- Programmes,
- Catalogues,
- Factums,
- Pamphlets,
- Affiches,
- Chèques, etc

LE TOUT

Exécuté avec soin, élégance et promptitude

On se charge également des Ouvrages de Luxe de tous genre, imprimés en Or, bronze, Argent et diverses autres couleurs.

A DES PRIX TRES MODERES.

Une attention toute particulière sera donnée aux commandes de la campagne, et l'expédition se fera avec régularité à n'importe adresse.

S'adresser à l'imprimerie de

W. F. DANIEL

25 RUE ST-THERESE 25

Coin de la rue St. Gabriel

MONTREAL.

Devant l'Opéra : — Quels voinards que ces artistes! Rien à faire. Chantent tout le temps; et encore ils vous gagnent des sommes.

CHLORURE DE CHAUX.

Pour blanchir le linge et pour un désinfectant de première classe servez-vous du Chlorure de Chaux préparé par C. D. Morin et vous réussirez. Directions complètes sur chaque paquet. Si vous avez besoin de blanc de céruse achetez-le à la livre, il est moins cher que celui que vous achetez en paquet pour du Chlorure de Chaux. Un mot au sage est suffisant.

LESSI CONCENTRÉ.

Les personnes de la campagne ou autres qui ont besoin de Lessi concentré à la livre en recevront en envoyant cinq cents par livre et en indiquant la Station du chemin de fer ou du Bateau le plus près de chez eux. Directions complètes pour toute sorte de savon envoyées avec chaque paquet. C'est la chose la plus économique que vous puissiez vous procurer.

Adressez,

C. D. MORIN, 616 Ste. Marie, Montréal.

SIROP DU PRINCE DE GALLES.

Le Sirop du Prince de Galles de Madame Harwood est recommandé par tous les bons médecins et par toutes les mères qui s'en sont servi. Il contient plus de propriétés guérissantes et fortifiantes qu'aucun autre sirop connu.

Les mères qui ne le connaissent pas sont priées d'en référer aux personnes qui ont donné les certificats suivants et qui pourraient être comptés par centaines de même force.

C. D. MORIN, PROPRIETAIRE, 616 rue Ste. Marie.

C. D. MORIN, Ecr.

MONSIEUR, Pour l'information des personnes qui sont dans mon cas et pour le bien public je désire beaucoup que le présent soit publié. Il y a bientôt trois ans, ayant des enfants malades j'essayai de deux ou trois sortes de sirops sans obtenir aucun soulagement. C'est alors qu'ayant entendu parler du Sirop du Prince de Galles de Madame Harwood je m'en procurai, et depuis ce temps mes enfants sont bien et je crois réellement que si j'avais eu de ce sirop plus vite, plusieurs de mes enfants qui sont morts seraient aujourd'hui en aussi bonne santé que mes autres. En conséquence j'en vend beaucoup et il donne toujours entière satisfaction.

Avec reconnaissance,

DAME LUC TASSE,

Epouse de LUC TASSE, Ecr.,

Maitre de Poste et Epicier

Côte St. Michel, 28 Avril 1881.

Mr. C. D. MORIN,

MONSIEUR,

Nous désirons vous remercier sincèrement pour le Sirop du Prince de Galles de Madame Harwood que vous nous avez vendu depuis quatre ans, après avoir essayé de plusieurs autres sirops sans pouvoir empêcher nos enfants de mourir (et nous en avons dix de morts) ayant entendu parler du sirop du Prince de Galles nous nous en sommes procuré, et ce n'est que depuis ce temps que nous avons pu élever nos enfants qui étaient toujours très malades. Il nous est tout-à-fait indispensable et c'est la seule chose qui nous ait réussi.

Nous le recommandons de tout cœur à tout nos amis et nous le considérons comme un véritable trésor et un bienfait pour tous ceux qui ont des enfants malades.

MICHEL CHARBONNEAU,

forgeron,

ET SON EPOUSE,

14 Rue Perthuis

Montréal, 9 avril 1881